

Lundi 14 novembre 2011. Paris.

De l'art de boucler ses valises sans oublier personne. Prévoir les éventualités. Il est huit heures quand je commence à courir. Direction mon médecin traitant pour la prescription de dernière minute du traitement *anti-palu*. Pas le temps pour une séance d'acuponcture. Non. Je compte mes minutes avant le départ. Papiers signés. Pharmacie. Il faut calculer les doses. Surtout composer avec le décalage horaire à venir. Jakarta, il faut compter sept heures de plus. Il ne sert à rien de prendre un comprimé maintenant. Sans compter les deux jours de trajets. Il est donc trop tôt.

Poursuivre la course. Dans les rayons d'une moyenne surface, je cherche les bonbons. Ce n'est pas avec les laitages, pas avec les fruits. Je tourne et retourne. Quel drôle de paradoxe d'acheter des bonbons ! Le sucre nouvelle addiction. Endormissement de l'esprit dans un confort relatif. Le sucre aurait-il remplacé la religion ? N'est-il pas devenu le nouvel opium ? Comment ne pas repenser à cette phrase de Robert B. Sherman dans *Mary Poppins* : « Une cuiller de sucre aide à avaler le médicament » ?

Je finis par me saisir de quatre paquets d'un kilogramme de bonbons variés. Toutes les couleurs, tous les goûts. Des bonbons pour colorer la vie des enfants des rues de Jakarta. L'idée est là, à chaque classe rencontrée, des bonbons seront distribués. Cette situation est ridicule. Les bonbons pour des enfants et qui les soignent ensuite ? Sens et non-sens moderne. Je ne peux pas arriver avec rien. Tergiversation dans les rues parisiennes avec

mon sac plein de bonbons sur le dos. Direction un magasin de fournitures, de matériel à dessin. Achat de grands carnets (de format A3) et de feutres, de crayons. Les couleurs s'ajoutent. Les couleurs s'additionnent. J'entre ainsi dans le projet « Clochard Céleste » de Julien Friedler. Il n'est pas tout à fait comparable à celui de Kerouac. Exception faite de l'errance qui les accompagne tous deux. Il s'agit essentiellement de recueillir les esquisses de la précarité. En d'autres termes, de donner les moyens d'une expression artistique à des personnes en situation de précarité. Des enfants de Kigali à ceux de Jakarta en passant par Longopue ou les rues de Bruxelles. Le monde s'étire en une détresse commune. Comme le souligne Julien Friedler, cette œuvre ou cette expérimentation du « Clochard Céleste » est conçue comme une ascèse vouée au désespoir de l'autre :

— En nous y confrontant, nous découvrirons la cohérence intime du monde que nous nous efforçons d'inventer. Il s'agit également d'interroger de façon radicale le statut de l'artiste et de son œuvre. Les dessins considérés comme des œuvres d'art sont le miroir inversé d'un marché de l'art débridé et mercantile.

Mardi 15 novembre 2011. Quitter Paris.

Enthousiasme du départ. Laisser les premiers froids. Les premières gelées. Abandon des regards tristes, des discours politiques absurdes. Tout passe si vite. Les valises, la queue de l'embarquement. Et voilà. Nous sommes dans l'avion. Entassées entre les familles, les râleurs, les anxieux, les craintifs... Direction Doha.

Les plus de huit heures de vol sont un calvaire. Des hurlements aux angoisses du voisin, aux plats servis trop chauds. Je m'amuse avec les programmes, les films. Le sommeil est impossible.

Doha sonne à mon oreille comme un doux nom de ville portuaire. Une ville ouverte sur des eaux fleuries. L'atterrissage n'en est que plus rude. Nous avons plus de huit à attendre à l'aéroport. Impossibilité de sortir. La chaleur nous assaille. Il fait nuit. On distingue des tours au loin. Et le bus nous conduit à la zone de transfert. Nous serpentons dans un dédale, puis finissons par passer la sécurité. Là nous sommes livrées en pâture à cet aéroport. Des vitrines de luxe, des produits aussi étranges que des voitures à gagner. Des femmes entièrement voilées défilent. Ombres informes. Des hommes en tenue traditionnelle des Émirats Arabes Unis. Valse précise des rôles. Distribution des genres dans l'aéroport. La plupart des touristes allongés un peu partout près des prises de courant. Des files d'attente devant les cafétérias encore ouvertes.

Pour nos sept heures d'attente, nous privilégions un *lounge*. Un espace clos payant qui nous assure une tranquillité relative. Un

accès à un buffet, à des douches, à internet, etc.

Nous rions un peu, nous découvrons différents plats. Enchaînons les thés, les cafés, les gâteaux de différentes sortes. Nous tentons le sommeil sur des sièges. Les ronflements, les cris autour des matchs de foot, nous empêchent de fermer l'œil.

*Mercredi 16 novembre 2011.
8 h du matin. Quitter Doha.*

Doha de jour, c'est du sable. Des tours étranges. Funambules du désert. Des hélicoptères et des limousines sur le tarmac. C'est un bus qui fait le tour de l'aéroport pour nous conduire à l'avion.

Fracassées et pleines de courbatures. Mais ravies par la douche et les autres commodités de l'attente, nous embarquons pour Jakarta. Enfin, nous allons franchir l'équateur. Nous jouer des certitudes des tourbillons de l'eau.

Les huit heures suivantes sont infernales sans doute pires que les premières. Malgré les films, les plats, les films, les plats et inversement ou parallèlement. Les cris des enfants sur ce trajet se font plus assourdissants, plus cruels, plus tendus. À chaque cri, une alarme, nos corps affolés. Nous sommes entourées par deux enfants devant nous et trois derrière nous. Ne comptons pas les coups dans les sièges. Nous comptons les cris. L'impression de détresse qu'ils nous apportent. Nous tentons la musique apaisante, les podcasts de yoga. Rien n'y fait. La *Forêt des âmes* se dessine ainsi dans le bruit et la fureur du monde. Un bruit particulier. Celui des âmes enfantines de ce vol.